LE MISSIONNAIRE

SERMON

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE PRIMATIALE DE LYON
LE 3 MAI 1901

PAR

LE R. P. COUBÉ
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS



LYON
IMPRIMERIE X. JEVAIN
Rue François-Dauphin, 18

1901





LE MISSIONNAIRE

> *Audite, insulæ Dominus ab utero vocavit me et dixit : Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ.*
>
> Iles lointaines, écoutez ; le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère, et Il m'a dit : Je te choisis pour porter la lumière et le salut aux extrémités du monde.
>
> (Isaie, *chapitre 49e*).

Mes Frères,

L'Œuvre de la Propagation de la Foi qui nous réunit aujourd'hui est une des Œuvres les plus glorieuses et les plus importantes de l'Eglise catholique, parce qu'elle lui permet de montrer au monde la vitalité et la splendeur de son apostolat. En disant à ses disciples : « Allez, enseignez toutes les nations », Notre-Seigneur a fixé l'un des caractères essentiels de sa religion, la catholicité ; et il a, en même temps, créé à tout jamais le type immortel de l'Apôtre, de cet homme qui s'en va, la croix à la main, le cœur et les yeux au ciel, réservant pour lui seul le dénûment et la peine et jetant à tous le verbe de vérité et d'amour.

Grâce à Dieu, l'Eglise a toujours été, comme le Christ l'a voulu, une pépinière d'apôtres. Propagée dans le monde romain et les nations barbares par les disciples immédiats de Jésus, elle a hérité de ces glorieux conquérants leur humeur conquérante et batailleuse. Toujours inquiète, toujours envahissante, aux jours les plus splendides comme aux jours les plus sombres de son histoire, que les peuples prosternés baisent avec respect la frange de sa robe, ou que, frémissant contre Dieu et son Christ, ils poussent le cri sauvage des révolutions, que la tiare de ses Pontifes lance par dessus les trônes des éclairs jusqu'aux extrémités du monde, ou qu'elle ait, au contraire, à se cacher dans la nuit et l'horreur des tombeaux, elle porte toujours dans son cœur la flamme inextinguible, l'insatiable ambition de sauver les âmes, et par conséquent de grandir, de s'étendre et de déborder sur toutes les Nations. Ni la persécution ne l'abat, ni la prospérité ne l'élève. Elle n'oublie jamais le plan gigantesque que Dieu lui a tracé. Elle ne dévie jamais de la grande ligne stratégique de son apostolat. L'obstination est le fond de son caractère. Au soir d'une victoire comme au lendemain d'une défaite, elle ne songe qu'à recommencer la lutte. Elle a encore aujourd'hui, après vingt siècles de batailles, tout l'enthousiasme qui enivrait son jeune cœur lorsqu'elle apparut, au monde, étoilée d'espérance, nimbée de gloire, au sortir du bain de sang où les empereurs de Rome avaient voulu la noyer.

Voyez-là au milieu de la vieille Europe, debout, majestueuse, interrogeant l'horizon : dès que le vent lui apporte le gémissement d'une âme, elle se tourne vers ses enfants ; d'un geste magnifique, elle leur montre l'horizon et s'écrie :

Là-bas, mes fils, là-bas!... Et, chose étrange, il y a toujours parmi nous des hommes qui tressaillent à cette voix, qui sont fascinés par ce regard, qui comprennent et suivent ce geste : ils se détachent de leurs familles, ils gagnent le rivage de leur patrie, montent sur le premier navire en partance, et là, debout sur le pont, étendant la main à la manière des prophètes, prophètes eux-mêmes, et messagers du Très-Haut, ils s'écrient : Ecoutez, îles lointaines, le Seigneur m'envoie vous porter la lumière et le salut. »

Ce sont les missionnaires. Il sont les ailes de l'Eglise. Par eux, elle se transporte sur tous les points du globe ; par eux, elle est plus pleinement catholique. A ce titre, ils sont un document vivant que nous devons étudier. En les voyant à l'œuvre, vous comprendrez mieux et vous aimerez davantage, et Jésus-Christ dont ils sont les imitateurs les plus sublimes, et l'Eglise dont ils sont les fils d'élection, et la France enfin d'où le plus grand nombre d'entre eux s'élance; et vous voudrez avoir une part plus large à leurs mérites et à leur ministère, en donnant plus généreusement à l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Nous allons donc considérer la noble et sympathique physionomie du missionnaire : nous le prendrons tout petit, à l'heure où la voix de Dieu retentit pour la première fois à son oreille ; nous le suivrons dans l'âge mûr au milieu de ses héroïques travaux, et efin nous nous pencherons avec les Anges sur sa mort, tantôt calme et douce, tantôt tragique et sanglante, mais toujours glorieuse.

Mes bien chers Frères,

Il m'est particulièrement doux de louer le missionnaire

dans cette grande cité lyonnaise, ma patrie, foyer d'inépuisable charité, et qui rayonne sur le monde la foi et, avec la foi, la civilisation et la liberté. Les peuples captifs de l'erreur et de leurs passions tendent vers elle leurs bras chargés de chaînes et lui disent : « Envoie-nous des sauveurs »... Et Lyon leur envoie des missionnaires qui font partout bénir et proclamer le nom de la France avec le nom de Jésus-Christ. Puisse votre cité garder ce glorieux monopole qui attirera sur elle non seulement les grâces divines, mais encore, et de plus en plus, ces bénédictions temporelles qui en font depuis longtemps une des plus belles et des plus illustres villes du monde !

I

Iles, écoutez, le Seigneur m'a appelé dès mon enfance...

Nous ne croyons pas assez à cet appel d'en haut. Pourtant chacun de nous a ses voix comme Jeanne d'Arc ; chacun de nous a sa vocation. Non seulement Dieu nous a fixé un état de vie où nous aurons pour nous sauver et pour le servir des grâces que nous ne trouverions pas ailleurs, mais encore il nous y achemine lentement, sûrement, alors que nous semblons le plus marcher au hasard... Le hasard ! Y en a-t-il bien sur la terre ? N'est-ce pas plutôt la volonté de Dieu se cachant sous les événements de la vie pour mieux dérouter nos prévisions et nos calculs ? Voici une petite graine emportée par le vent. Où et quand le vent la laissera-t-il tomber ? Quand il cessera de souffler, me dites-vous. Oui ! mais il cessera de souffler à l'heure et au lieu marqués par la Providence, au-dessus du creux du rocher, où la petite graine trouvera un peu de terre, un peu de soleil, un peu d'humidité pour germer et s'épanouir, si Dieu veut qu'elle devienne fleur.

De même nos vies. Elles semblent saisies par un tourbillon, mais c'est l'esprit d'amour qui passe et qui les emporte, là où les attendent le rayon et la rosée du ciel.

Si Dieu veille ainsi sur la destinée de chaque enfant, avec combien plus d'amour prépare-t-il l'avenir de ses futurs missionnaires ! Qui dira la beauté de l'invisible parure dont il orne leur âme au jour de leur baptême, parure de grâce et d'innocence, parure de vertus infuses, trempées dans le sang de l'Agneau ! Ces petites créatures deviennent ses enfants à lui, ses chers trésors, et il se penche sur leurs berceaux pour les bénir. Les Anges des nations infidèles volent autour de leurs têtes blondes, épiant le réveil de ces intelligences d'où jaillira un jour tant de lumière, et les premiers battements de ces cœurs d'où s'épandra un jour tant de charité.

L'enfant grandit. Il essaie en chancelant ses petits pas, et les Anges se disent qu'un jour il marchera d'un pas ferme à travers la nuit et la mort pour arracher les âmes à l'enfer... Ses lèvres s'épanouissent dans un sourire qui fait fondre de joie le cœur de sa mère, et les Anges voient de loin, sur son mâle visage, le sourire de la bonté paternelle, mêlé de cette tristesse mélancolique que laisse toujours au cœur du prêtre le spectacle des douleurs dont il est le confident... Il ébauche avec une gaucherie charmante ses premiers gestes, étendant sur toute chose ses petites mains, et les Anges vénèrent ces mains ou ruisselleront un jour les onctions divines et d'où tomberont tant de pardons et de grâces... Il balbutie ses premiers mots, et les Anges entendent déjà retentir d'autres paroles qui tomberont un jour de ses lèvres : la parole qui console et rassérène, la parole qui absout ou condamne, la parole qui éclaire et réveille les peuples, épouvante les méchants, trouble les timides, et ranime les bons au jour des résurrections nationales !...

Bientôt la voix de Dieu commence à se faire entendre à ses

élus. C'est alors que s'échappent parfois de leur bouche des paroles étranges qui font trembler le cœur des mères.

« Mon enfant que veux-tu faire un jour ? » disait à son petit enfant âgé de cinq ans une mère que j'ai bien connue. « Maman, je veux être missionnaire apostolique. » Et la pauvre mère, grande chrétienne, digne d'entendre cette parole, et capable de s'en réjouir, se demandait, et se demandait vainement, où donc son enfant avait bien pu entendre cette parole, et connaître cette chose. Un hasard ? Oui, sans doute, mais un de ces hasards qui ont été achetés par tout le Sang de Jésus-Christ !

Un autre joue avec des compagnons de son âge, et, tout à coup, il se jette à terre, colle son oreille contre le sol : « Que fais-tu ? » lui demande son frère. « J'écoute les petits Chinois qui me crient : Just, Just, viens nous sauver... » Et plus tard, Just de Bretennières, après avoir sauvé beaucoup de petits païens, mourait apôtre et martyr en Corée !

Il entendait aussi ses voix, ce petit pâtre qui, sur les coteaux de la Vendée, lisait les *Annales de la Propagation de la Foi* en gardant ses troupeaux. Un jour, le visage inondé de larmes, il tombe à genoux : « Mon Dieu, moi aussi, je veux être votre missionnaire ! » Et vingt-cinq ans plus tard, Théophane Vénard mourait apôtre et martyr dans l'Annam !

C'est ainsi que s'annoncent bien souvent les vases d'élection destinés à porter le nom de Jésus aux extrémités du monde.

Mères chrétiennes qui m'écoutez, si votre enfant est pieux et pur, s'il est doux et modeste, il se peut qu'il y ait en lui l'étoffe d'un prêtre. Mais s'il a l'âme ardente, chevaleresque, éprise d'idéal, s'il frémit, si son œil s'enflamme à la lecture

des travaux d'un Xavier, s'il pleure au récit d'un martyr, oh ! alors, pauvres mères ! heureuses mères ! — je puis vous donner ces deux noms — pauvres mères, heureuses mères, regardez-le bien, pressez-le bien sur votre cœur, jouissez-en bien pendant quelque temps encore, mais apprêtez-vous à un sacrifice, car ces qualités qui vous le rendent si aimable et si cher l'ont désigné au choix divin ; les Anges des nations infidèles ont jeté leur dévolu sur lui ; il ne vous appartient plus pour longtemps, celui en qui le ciel voit déjà un missionnaire et peut-être un martyr ! Oh ! élevez-le avec amour, mais avec respect ; dites-lui souvent la parole que la mère des Macchabées répétait à son septième enfant : « Mon enfant, regarde le ciel. » Apprenez-lui à refléter le bleu du ciel dans son regard à celui qui doit un jour montrer le ciel à tant d'âmes. Soyez dignes, mères chrétiennes, de la mission sublime qui vous est confiée, de préparer un apôtre. Vous en répondez devant Dieu et devant les hommes, jusqu'au jour où votre fils devenu homme, l'intelligence ornée de doctrine, le cœur pétri de miséricorde et de bonté, les lèvres assouplies au maniement de la divine parole, dans toute la force de l'âge et la liberté de ses vingt-cinq ans, debout devant son Crucifix, les yeux plongés dans les yeux du Christ lui dira « Seigneur, je veux être votre missionnaire, je veux vous faire aimer, et vous faire régner sur des peuples entiers, je veux vivre et mourir pour votre amour et votre gloire ! »

Dans la poussière d'or du matin où elle resplendit au-dessus des flots de la Méditerranée, combien Notre-Dame de la Garde en voit partir de ces vaillants qui la saluent pour la dernière fois ! Quels regards de tendresse ils élèvent vers la Reine qui, jadis, bénit les Apôtres partant pour la conquête du monde ! Quelles prières, pur encens de leur cœur, s'élancent vers son trône aérien, pour les chers parents qui agitent leurs mains sur le rivage, pour le pauvre père qui sanglote dans la foule, pour la mère qui, défaillante, n'a pas pu les accompagner au port, pour la douce et belle patrie qui s'éloigne à l'horizon ! Et lorsqu'ils ne peuvent plus, de leurs yeux fatigués, la ressaisir à travers la brume, alors, le flot de larmes longtemps contenu, tombe brûlant sur le crucifix qu'ils serrent avec émotion entre leurs mains : car ils aiment leur patrie, oh ! sachez-le bien, ils l'aiment immensément, ces hommes que parfois l'on outrage , ils aiment la France et défient qui que ce soit au monde de l'aimer davantage ; et, s'ils font le grand sacrifice de la quitrer et de vivre loin d'elle, ils en offrent à Dieu l'amertume pour sa grandeur, sa prospérité, sa conversion.

Ils sont partis, ils ne reviendront plus !

Les uns trouvent un tombeau sous la vague, avant d'avoir abordé à la plage, où, dans la fièvre de leurs derniers rêves, ils ont vu une chrétienté à genoux, épiant au loin la blanche voile qui amène le Père, et ils ont offert leur mort prématurée pour ces chers inconnus qu'ils auraient tant voulu sauver à force de dévouement et d'amour.

Ils sont partis, ils ne reviendront plus !...

Les autres continuent leur route et les Anges qui planent sur les rivages des nations chrétiennes et les voient passer au large, se demandent qui sont ceux-là qui volent comme les nuées et comme les colombes : *qui sunt isti qui ut nubes volant et quasi colombæ?* Et ils leur envoient de loin un salut fraternel : Volez, volez, leur crient-ils, nuées bienfaisantes ; volez, colombes, messagères de paix ; volez, frères bien-aimés, anges rapides, porteurs de la bonne nouvelle *ite, ite, angeli veloces* ! Volez vers un peuple qui meurt, en proie aux convulsions et aux déchirements de l'agonie : *ite, ite, ad gentem convulsam et dilaceratam.*

Les voilà arrivés. Tout d'abord le nouveau venu doit se plier à des conditions d'existence toutes nouvelles, souvent les plus contraires à son tempérament, à son caractère, à ses habitudes. Mais que ne ferait-il pas, quand il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes !...

Il doit apprendre une langue nouvelle, qui est loin d'avoir pour lui la saveur et le parfum du sol natal. Mais qu'importe ! Il se met à l'œuvre, et ce qui le caractérise, surtout si c'est un Français, c'est qu'il n'attend pas de connaître l'idiome nouveau pour le parler : il a besoin de prêcher son Dieu, bien vite. bien vite, de sauver les âmes, de les éclairer, de

les consoler. Et il est le premier d'ailleurs, devant les indigènes, charmés de tant de bonhomie, à rire des fautes et des quiproquos qui lui échappent.

Voyez-le en Chine. Au bout de quelques mois, il est rompu à toutes les formalités de l'étiquette la plus minutieuse et du protocole le plus solennel, étouffant parfois sous un masque d'impassibilité les tempêtes de bon rire français qui viennent l'assaillir. Bientôt il ne laisse plus échapper un seul grain de riz du bout de ses bâtonnets. Et, n'étaient ses yeux qui ne peuvent s'allonger en amandes, n'était son teint lent à se cuivrer, n'était son cœur surtout qui reste toujours généreux et chevaleresque, vous diriez un mandarin, fils ou petit-fils de mandarins, ou le propriétaire d'une des jonques qui glissent sur le Fleuve Jaune.

Suivez-le aux Indes. Habillé de blanc et de rouge, moitié pape, moitié cardinal, au milieu de l'infinie variété des castes, il se fait tout à tous : lettré et subtil avec le brahme, doux et miséricordieux avec le paria. Gaiement, il affronte un soleil énigmatique et partial qui verse la lumière aux indigènes, et le poison aux Européens. Et sur cette terre classique des serpents et des tigres, du choléra et de la famine, rien ne l'arrête, quand il y a un baptême à donner ou un mourant à expédier au ciel.

Voici l'Afrique. Voici la longue route couverte d'ossements blanchis ; voici l'interminable théorie de femmes et d'enfants attachés à la même chaîne sous la conduite d'un chef hideux qui cingle leurs épaules de son fouet sanglant. Là-bas c'est le grand lac qui étale sa nappe bleue éblouissante ; ils meurent de soif et ne peuvent aller se désaltérer. Mais quel est cet homme qui apparaît tout à coup au bout de l'horizon ?

Vous l'avez reconnu, à son regard franc, à la fermeté et à la vigueur de son langage : c'est notre missionnaire. Il aborde l'esclavagiste, il le menace des colères de la France, il lui jette les derniers sous qu'il a reçus de la Propagation de la Foi, et il arrache ainsi à la mort de pauvres petits, qui, ne pouvant plus marcher, allaient être écrasés contre la pierre, et de malheureuses négresses qui allaient tomber dans la brousse et y devenir la proie des fauves. Et quand il a mis son lamentable troupeau à l'abri dans un village chrétien, il recommence à travers le désert ses excursions rédemptrices.

Voyez-le maintenant en Egypte ou dans l'Asie-Mineure. Perché sur la bosse de son dromadaire, il rivalise avec sa monture d'endurance à supporter la soif et la faim. Il va de village en village, laissant ses remèdes au chevet des malades oubliant ses provisions dans la cabane du pauvre. Solennel et grave avec l'Oriental, il s'assied à ses côtés sur des tapis de couleur et parle comme lui par images en fumant le narghileh. Au pied des Pyramides, il aborde sans façon le Bédouin et apprend à ce vagabond du désert qu'il a une âme et que l'oasis de l'âme c'est le ciel.

Transportez-vous sous le ciel glacé de l'Alaska : vous le retrouvez emmitoufflé comme un Esquimau, vêtu d'une peau d'ours, de renard ou de phoque. Ce qui l'attire, lui, ce n'est pas le grand fleuve aurifère, ce sont les âmes plus précieuses que les pépites d'or. La nuit, il cherche en vain le repos dans les barraboras souterraines, au milieu de la fumée et des odeurs fétides ; et s'il sort et s'attarde à contempler la splendeur de quelque aurore boréale, c'est pour expliquer à l'Indien qu'il y a d'autres splendeurs, d'autres aurores plus belles et plus brillantes que celles du pôle nord. Le matin, il

vole en traîneau à la recherche d'une peuplade à évangéliser ; gaillardement, il fait claquer son fouet sur la robe couverte de neige de ses rennes, et si le froid lui gèle le visage et les mains, il chasse l'engourdissement fatal en fredonnant quelque alerte chanson du pays.

C'est ainsi que sous tous les cieux, le missionnaire garde le ressort de son harmonieuse nature et ensoleille tout de sa bonne et franche gaîté. Il pénètre partout où règnent l'ombre et la mort. Il court, les pieds meurtris, à la recherche des malheureux, il charge les estropiés sur ses épaules, il réchauffe les mourants sur son cœur ; il est le bras du paralytique, l'œil de l'aveugle, la consolation de l'affligé, l'intelligence du sauvage, le seul ami du lépreux, et parfois, comme le P. Damien, il se fait lépreux lui-même pour avoir le droit de consoler et de sauver les lépreux ! A tous il apporte la paix et le sourire du Christ, ne réservant que pour lui seul les aliments grossiers qui n'apaisent pas la faim, l'eau impure et saumâtre qui n'étanche pas la soif, la couche dure ou grossière qui ne repose pas les membres endoloris. Il apparaît au monde comme un homme qui n'est pas du monde et les païens qui ne comprennent la vie qu'autant qu'elle est saturée de délices, s'étonnent devant cet être d'abnégation et de pureté, comme autrefois les barbares de l'île Mélite devant saint Paul qui résistait au venin d'une vipère. Et ils se demandent si vraiment, dans cet homme qui résiste à la morsure de l'égoïsme et de la volupté, il n'y a pas un Dieu descendu du ciel.

Se trompent-ils beaucoup ces païens ? Non, vraiment, vous le savez ; dans cet homme, il y a un Dieu, un Dieu qui l'accompagne, l'inspire et le soutient, et répond pleinement à

ce besoin d'amour qui harcèle tout cœur humain, le cœur du missionnaire dans ses courses lointaines comme celui de la vierge dans l'ombre de son cloître.

Mais il est une heure surtout, une heure bénie et suave entre toutes, où il se fait entre les deux amis un échange d'affection plus intime et où le missionnaire renouvelle sa provision de joie et de forces : c'est l'heure du Saint Sacrifice.

Quand il marche un bâton à la main dans la neige ou sous le soleil ardent, quand il chevauche à travers les steppes ou les savanes, quand il descend les fleuves ou traverse les lacs dans sa pirogue, il se dit que chaque pas, chaque minute, chaque coup de rame le rapproche de l'autel bien-aimé où Jésus l'attend. Et quand le soir le surprend en voyage, et qu'il lève les regards vers le ciel, il lui semble que, du haut de leur voûte d'azur, les pures étoiles laissent tomber sur lui un nom plus doux que la brise du soir, il se dit que, lorsque la terre aura tourné et que les étoiles auront disparu, alors Jésus, fils de Marie, plus beau que les étoiles qui s'enfuient, plus beau que le jour qui commence, se lèvera sur son âme pour l'éclairer et la réjouir. Il voit l'hostie dans un rêve : elle s'élève blanche, lumineuse et elle lui dit : *Ego Jésus, ego sum stella splendida et matutina* C'est moi Jésus, l'étoile splendide et matinière ! (Apocal.)

Voici venue l'heure du suprême mystère. Mais où est l'église ?... Souvent il n'y a pas d'église. Où est l'autel ?... Souvent il n'y a pas d'autel. Il n'y a parfois qu'un tertre de verdure, qu'une saillie de rocher, mais c'est assez pour faire un autel, et le prêtre y monte.

Entendez, entendez le chant qui retentit jadis sur les collines de Bethléem : *Gloria !* Oh ! ne se trompe-t-il pas cet

homme? Est-ce bien le lieu et l'heure de chanter la gloire, dans cette solitude! dans cet abandon! dans cette défaite! Eh! bien oui, c'est la gloire! Chante, chante, ô prêtre! *Gloria! Gloria!* c'est la gloire, ce dénûment! C'est la gloire, cette humiliation! C'est la gloire, ce misérable autel! Oui, ce pauvre prêtre catholique, membre de cette grande Eglise qui sait si bien ailleurs honorer son Dieu par les magnificences de son culte, rend ici au ciel plus de gloire par Jésus, avec Jésus, et en Jésus, *per Ipsum, et cum Ipso, et in Ipso,* que s'il y avait là devant lui, toutes les pierreries du monde ruisselant sur le pied de son calice et que si toutes les voix de l'univers, moins celle de Jésus, s'unissaient à sa voix dans un immense concert!

Ecoutez, écoutez encore : c'est l'Evangile. C'est le petit livre qui, à la main du missionnaire, a fait le tour du monde; c'est le petit livre qui a révolutionné et sauvé le monde, le petit livre dont nous vivons. Oh! il a bien le droit, le missionnaire, de le prendre, de le baiser avec amour; et il a bien le droit, après l'avoir lu, de s'écrier : *Credo!*

Credo! je crois! L'Evangile a raconté au monde une histoire invraisemblable de folie et d'amour, et le monde, en inclinant la tête, a dit :

Credo : Je crois!

Credo! c'est le chant des catacombes!

Credo! c'est le chant des prétoires!

Credo! c'est le chant des martyrs!

Credo! c'est le chant des croisades!

Credo! c'est le chant des antiques cathédrales!

Credo! c'est le chant des vieux peuples qui dorment aujourd'hui sous terre leur dernier sommeil.

Credo! c'est le chant des races neuves qui se mettront demain en marche vers l'avenir.

Mais, avant de retentir à travers les foules, il faut qu'il passe humble et doux sur les lèvres du missionnaire, dans la solitude. Je crois au Père, je crois au Fils, je crois à l'Esprit-Saint, je crois à l'Eglise qui voyage avec les missionnaires, qui souffre avec les missionnaires, mais qui ne meurt pas avec les missionnaires.

Silence maintenant. Le mystère se continue à voix basse. Le prêtre fait descendre la céleste victime sous les espèces du pain et du vin... Mais voyez-le donc comme il contemple la douce hostie qui tremble entre ses doigts : voyez-le donc comme il la dévore du regard, d'un regard attendri et infiniment respectueux. Voyez-le comme il lui parle, comme il semble entendre sa réponse. Puis le colloque divin s'achève par l'union ineffable du cœur du Christ et du cœur de son apôtre. Silence! silence! Oh! la Messe! Oh! le tête à tête! Oh! le cœur à cœur de Jésus et de l'homme misérable et divinisé!

Vous comprenez maintenant pourquoi les sauvages ne se trompent pas quand ils voient Dieu à travers la poitrine du missionnaire et dans le reflet de sa prunelle? Vous comprenez pourquoi cet homme est fort : il porte en lui la force infinie de la divinité ; pourquoi il est calme et joyeux : il porte en lui « le Maître de la joie et de l'extase ». Il a besoin de Jésus, il en a besoin plus que personne au monde, parce que plus que personne il a renoncé à tout amour terrestre. Sans l'amour de Jésus le missionnaire est incompréhensible, impossible! Avec l'amour de Jésus, il n'est rien de grand et de difficile qu'il n'accomplisse.

Vous comprenez aussi pourquoi ceux qui n'ont pas cet amour, et ne peuvent en renouveler la provision à sa source, la sainte messe, n'ont pas le même héroïsme. Voilà pourquoi je ne ris pas, lorsque je vois le ministre protestant partir pour les missions donnant le bras à sa femme, et traînant après lui une tribu d'enfants. Je pourrais peut-être sourire de la prétention qu'il a de succéder aux apôtres, lui qui les imite si peu. Mais le besoin d'affection qu'il a au cœur, cet homme, encore une fois, je ne suis pas tenté d'en rire. S'il n'a pas appuyé son cœur sur le Cœur de Jésus au Divin Sacrifice, je comprends qu'il ait besoin d'appuyer son bras sur un bras de chair. S'il n'a pas l'amour passionné du Crucifié, puisé aux plaies du Crucifié, à l'autel, je comprends qu'on ne le voie jamais là ou il y a des gibets et des croix dressés pour les disciples du Crucifié ! S'il ne boit pas chaque matin le calice du Seigneur, je comprends qu'il aime à faire chanter les vieux vins d'Europe dans son verre, à côté des sauvages qui boivent l'eau des torrents et à quelques pas du missionnaire catholique qui n'a pas toujours un peu d'eau pour étancher sa soif.

Et vous comprenez enfin pourquoi ces vrais successeurs des apôtres ont tant d'influence et font rejaillir tant de gloire sur les pays qui les donnent aux missions.

Il est une nation entre toutes qui, depuis un siècle, a senti passer sur son âme un vent d'apostolat, comme jamais peut-être l'Esprit de Dieu n'en avait fait souffler dans son Eglise : c'est la France ! Ouvrez le nécrologe publié chaque année, au dernier numéro des *Missions catholiques*. En regard des missionnaires décédés pendant l'année, vous verrez deux colonnes : dans la première se trouvent les noms des lieux

où ils sont nés, et il n'est pas une de nos provinces, pas une de nos grandes cités qui soit absente de ce livre de gloire ; et, dans l'autre colonne, vous verrez le pays où ils sont morts, et il n'est pas une plage du monde qui n'ait eu cet honneur et cette bénédiction de voir tomber un missionnaire français !...

Ah ! puisse la France comprendre ses véritables intérêts et sa véritable grandeur ! Puisse la France ne jamais laisser tarir cette source de sa gloire ! Nos soldats, nos marins, font partout respecter et redouter le nom de la France ; mais nos missionnaires le font aimer et bénir. Suivant le mot d'un homme d'Etat ottoman, « ils font partout germer la France sous leurs pas ».

Mais ce qu'ils veulent par dessus tout, c'est donner des âmes à Dieu ! Oh ! comme ils voudraient les jeter toutes, toutes, frémissantes dans son divin Cœur ! Comme ils voudraient du moins amener à ses pieds une chrétienté florissante, fervente ! Hélas ! ce rêve de toute une vie ne se réalise pas toujours. Quelle douleur, quand ils passent au pied des temples des idoles, dont la magnificence sauvage insulte à la pauvreté de leur Dieu ! Quelle douleur de voir ces flots d'adorateurs qui s'engouffrent sous leurs portiques maudits ! C'est la douleur de l'Apôtre comme ce fut la douleur de Jésus en croix. Mais, comme Jésus en croix, après avoir passé sa vie à sauver les âmes, il va mourir pour les âmes.

III

La mort du missionnaire est toujours particulièrement suave ou glorieuse.

Oui, suave, même alors qu'il meurt abandonné de tous, loin de ses frères dans l'apostolat, comme François-Xavier, sous un hangar de feuillage dans l'île de Sancian. Oui, suave, même alors que, de sa voix défaillante, il ne peut plus faire descendre dans l'hostie le consolateur de sa vie... Oui, suave, parce que ce Divin ami n'est pas loin, parce qu'il est là présent, sinon sous les espèces sacramentelles, du moins d'une présence invisible, que l'âme du missionnaire sent et comprend. Il est là et son souffle passe sur le pauvre visage amaigri... Il est là et son murmure parvient à l'oreille du mourant avec une douceur infinie... Il est là et à la voix de Jésus, d'autres voix se mêlent; voix des anges des nations infidèles qui viennent le remercier. Sois béni, ô notre frère, sois béni, toi qui nous as prêté tes paroles et tes mains; tes paroles pour semer la vérité, tes mains plus augustes et plus puissantes que nos ailes, pour porter les âmes vers Dieu... Et c'est aussi la voix des âmes qu'il a sauvées et qui, du haut du ciel, se penchent, agitant des palmes et des couronnes,

et lui disent : monte, monte, ô toi notre père et notre bienfaiteur ; monte pour partager la gloire que nous te devons.

Et à toutes ces voix du Ciel, le visage baigné des clartés de la vision divine qui semble commencer, le missionnaire répond par des sourires et des actes d'amour, et bientôt son âme se détache et, dans un grand coup d'aile, monte vers le beau pays que l'on ne quitte plus.

Il est mort notre missionnaire. Il est mort, loin de son pays, où personne peut-être ne songe à lui, excepté son vieux père et sa vieille mère qui, à chaque heure du jour, pensent à leur absent bien-aimé.

Il est mort non moins courageux et plus sublime encore, parce qu'il s'est sacrifié à une idée plus haute, que nos soldats et nos marins tombant au loin pour la Patrie!

Il est mort, et son beau cadavre, plus glorieux sous le Ciel que le corps d'un amiral, un vaisseau pavoisé n'ira pas le chercher aux extrémités du monde, pour le faire saluer sur toutes les mers par l'artillerie de toutes les nations, et le canon ne grondera pas au port qu'il avait quitté jadis dans l'enthousiasme de sa jeunesse.

Il est mort et pas une main amie peut-être ne jettera des fleurs sur sa dépouille. Je me trompe, les fleurs ne lui manqueront pas : les églises fleuriront, les chrétientés fleuriront, toutes les vertus fleuriront sur la terre où il dort, et l'Eglise entière sera embaumée du parfum de ces floraisons écloses de la tombe.

Mais parfois la mort suave devient glorieuse et rédemptrice. Voici un peuple qui chérit ses ténèbres et repousse la lumière que lui présente l'Eglise. Il faut frapper un grand coup, il faut que le sang des missionnaires rejaillisse jusqu'à

ses yeux pour les dessiller. Voici la bataille et voici l'athlète. Cet homme si grand dans sa vie va grandir encore dans la mort au-delà de toute mesure. Il est condamné, bafoué, insulté par un tyran, et il est plus grand que ce tyran. Il est torturé par le bourreau, et il terrifie le bourreau par sa majesté et sa patience. Il chante, au milieu des tortures, la victoire de son grand Dieu sur la mort et sur l'enfer. Les païens sont venus pour contempler son supplice et ils sont saisis d'horreur et d'admiration. Hier ses sermons les ennuyaient : aujourd'hui, chacune de ses plaies est une bouche éloquente qui crie la vérité. Et les païens l'écoutent, et les bourreaux l'écoutent, et les persécuteurs l'écoutent et ils s'en vont, se frappant la poitrine comme le centurion, et disant : Cet homme était vraiment l'envoyé de Dieu ! Il est trop grand cet homme ! Il est plus grand que l'humanité !

Et quand tout est achevé, quand il ne reste plus au prétoire que quelques membres épars baignant dans le sang, on recueille ces membres comme des reliques sacrées ; on les place sur les corps des malades et ils ont pitié des malades ; on les place sur le cœur d'un peuple et ils ont pitié de ce peuple et ils le convertissent.

Bientôt la nouvelle traverse les mers et l'on apprend en Europe que l'Eglise de Dieu compte un martyr de plus. Un immense frémissement parcourt le monde. La foule se précipite dans les églises, une clameur monte vers le ciel : *Te Deum laudamus !* Nous te louons Seigneur. Elle te loue, mon Dieu, la blanche et splendide armée de tes martyrs : *Te martyrum candidatus laudat exercitus.*

Un jour, une grande dame de la cour de Portugal, Dona Béatrix de Péreira, apprend du roi Don Pedro que son fils vient

d'être mis à mort pour la foi dans les Indes. Après les premières larmes arrachées à sa douleur maternelle, elle revêt ses plus beaux habits, ses plus riches joyaux, et entraînant la foule dans une église, elle entonne avec elle un *Te Deum* remerciant Dieu de lui avoir donné et repris son glorieux fils, Jean de Britto, apôtre et martyr du Maduré.

Il y a aujourd'hui en France bien des femmes qui pourraient apprendre demain qu'elles sont mères de martyrs. Oh! gloire à vous, femmes chrétiennes, car je suis sûr que si vous donnez un jour à Dieu un martyr, vous serez aussi sublimes que Dona Béatrix. Vous saurez dire, vous aussi, votre *Te Deum*, *Te Deum* pour ce glaive. *Te Deum* pour ces chaînes, *Te Deum* pour chaque goutte de votre sang versée par les veines de votre fils!

Et toi aussi, ô France, terre nourricière d'apôtres et de héros, toi aussi, chante ton *Te Deum*. Dieu t'a donné de glorieuses légions de martyrs, il t'en donnera encore et bientôt peut-être. Ils mouraient, il y a quelque temps, en Chine, sublimes, aux applaudissements du monde ému jusqu'aux larmes; toi, ne les pleure pas! Ils sont la rançon de tes péchés. Ils sont ta gloire. Chante Dieu qui te les a donnés et repris.

Te Deum, France! *Te Deum* pour chaque goutte de ton sang versé par tes fils, car avec ces gouttes de sang, ils ont écrit sur toutes les plages du monde ton amour pour Jésus-Christ.

Lyon. — Imp. X. Jevain, r. François Dauphin, 18.